

NOS GRAVURES

La reine Victoria

Nous ne pouvons mieux faire, à propos de la gravure que nous publions dans ce numéro, que de reproduire partie d'une charmante biographie de Sa Majesté par l'un des rédacteurs du *Figaro* sous le pseudonyme d'*Ignotus*. On la lira avec plaisir ; la voici :

Le duc de Kent, père de la reine Victoria, était le quatrième fils du roi d'Angleterre, Georges III. Cependant il eut le pressentiment que sa fille unique régnerait sur la Grande-Bretagne. En 1820, entr'ouvrant les rideaux d'un berceau, il montrait au duc d'Argyle un petit angelot blond qui dormait : "Regardez—elle sera votre reine !" En effet, les trois oncles de Victoria, Georges IV, Guillaume IV, le duc d'York, moururent sans laisser d'enfants. La princesse héritière du Royaume-Uni, sous Guillaume IV, était donc une très-mignonne enfant, à la figure ronde, au menton fin et aux grands yeux bleus. De longs cheveux d'un châtain chaud encadraient sa face rose. Elle était l'expression la plus gracieuse de cette rude race saxonne dont elle sortait, surtout par sa mère, une Cobourg-Gotha. Rien de plus vivant que cette jeune fille, debout sur tant de tombes récentes !

Les palais royaux de Londres venaient de voir quelques scènes sombres. La reine Caroline et même la jeune princesse Charlotte ont comme des silhouettes shakespeariennes ! Un jour, une princesse étrangère, dont je ferai le portrait, nous disait : "Ah ! être reine de France comme Marie-Antoinette, dût-on en mourir comme elle ! Il y a des princesses qui accepteraient ce marché !" Mais être reine d'Angleterre à dix-huit ans, c'est aussi un grand rêve. En ce temps de 1838, l'Angleterre avait depuis longtemps essayé le sang de ses princes qui, à certains jours, tomba sur elle, comme le sang de nos princes tomba sur la France. Le peuple anglais saluait avec enthousiasme l'héritière rayonnante des derniers rois assombris. Le règne de Victoria se levait radieux comme le soleil de Londres dans ces jours si rares où il parvient à dissiper le brouillard. *The God save the King* devenait le *God save the Queen*.—Debout et tête nue, le peuple anglais le chantait avec une passion inaccoutumée.

* *

A coup sûr, la jeune reine songeait moins à l'Angleterre qu'à son mariage. Les ministres voulaient la marier comme par un traité de nation à nation. Victoria était assurément le plus beau parti du monde. Mais la reine bâtissait en rêve une foule de petits projets qu'elle remplaçait bientôt par d'autres, comme les enfants élèvent des petits tas de sable dans le jardin du Luxembourg. Elle disait à sa mère : "Je n'épouserai que celui que j'aimerai." La duchesse de Kent redit aux ministres cette parole, qui leur sembla bien révolutionnaire. Vint le jour de son couronnement. Le lendemain, on dansa à Windsor. Parmi les danseurs était un grand, très-beau et svelte étudiant de l'Université de Bonn. C'était aussi un Cobourg, son cousin. La reine le remarqua. Le prince Albert ne retourna pas à Bonn. Il fut resté, même n'aimant pas. Et il aimait. Mais la cousine était la reine ! Ici, c'était la femme qui devait parler la première. Certes, Victoria était vivement atteinte par cet amour qui ne la quittera plus. Mais l'éducation sévère qu'elle avait reçue ne pouvait qu'augmenter sa timidité de jeune fille. Cependant un matin vint...—soyez certain que je n'invente rien. Si la reine n'a pas voulu écrire ces détails charmants, le prince Albert les a racontés à ses amis.

* *

Cependant, un matin vint... où ils suivaient à cheval, elle et lui, la grande allée de chênes de Windsor. Les chênes étaient déjà bien vieux. Après un galop ils se trouvaient seuls. On sait combien est dangereuse, entre homme et femme, une promenade à cheval. Tout à coup, la reine

enleva un bouquet de chèvre-feuille qu'elle avait au corsage. Se penchant, elle le tendit au prince Albert. Celui-ci se pencha pour l'atteindre. Il effleura des lèvres le bout des gants. Ce fut peut-être la faute du mouvement des chevaux ! Les bois d'Angleterre et de France savent combien ces nobles bêtes, les chevaux, ont causé d'amours ! Il y eut un de ces silences qui chantent au cœur plus doucement que Mozart.

Le lendemain, le prince Albert avait encore le chèvre-feuille à sa boutonnière. Les fleurs étaient fanées, qu'il les gardait encore. Quinze jours après la promenade à cheval, le roi Léopold de Belgique recevait, par le ministre plénipotentiaire, une petite lettre, fermée par un énorme cachet rouge, comme une lettre qui contient un gros secret d'Etat. La lettre commençait ainsi : "*My dear uncle,*" et était signée : Victoria. Un mois après, la reine parlait à son conseil privé de son dessein d'épouser le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha ! Elle demandait à ses conseillers leurs avis—mais avec un petit air décidé qui fit que les conseillers répondirent unanimement : Oui. Le mariage eut lieu le 10 février 1840. La reine d'Angleterre avait fait un mariage d'amour—j'allais dire comme une bourgeoise. Mais les bourgeoises ne font plus guère de mariage d'amour. Lord Melbourne avait raison de dire à l'Angleterre : "Le mariage de la reine—c'est le roman de la reine !"

* *

Ce fut alors pour Victoria, en plein Londres, un vrai ciel de Naples où certes ne volait pas le papillon aux ailes de crêpe : le spleen. Elle entra avec toutes sortes de rayonnements dans notre époque à la Shakespeare où le rire est à côté des larmes. La reine vint quatre fois avec son époux en France, sous la royauté de Juillet et sous l'Empire. Le prince-consort était un esprit très-remarquable et essentiellement artiste. D'autre part son tact fut à la hauteur de la difficulté de la situation. Mais voici qu'il meurt. Les bonheurs de la reine Victoria s'éteignent—non pas l'un après l'autre comme les cierges d'un autel, mais tout à coup comme sous un coup de tonnerre.

Son amour ne s'en va pas avec celui qui en a été l'objet. Elle prend l'habit de veuve anglaise qui ne la quittera plus. C'est une sorte de costume à la Marie Stuart. Un bourrelet blanc contourne le grand bonnet noir et encadre la face. Les cheveux sont cachés comme ceux d'une religieuse. A partir de cette heure, on peut dire à la reine d'Angleterre ce qu'une jeune fille disait à Châteaubriand : *You carry your heart in a sling!*—Vous portez votre cœur en écharpe !

Le nouveau Gouverneur-Général

Le nouveau Gouverneur-Général est d'origine écossaise et se nomme John-Georges-Edouard - Henri - Douglas - Sutherland Campbell, marquis de Lorne, et est l'aîné, et par conséquent l'héritier du duc d'Argyle, noble écossais. Il est né à Londres en 1845, et conséquemment est âgé de 33 ans. Il a été élu membre du parlement pour Argyleshire comme libéral en 1868, et la même année il remplit l'office de secrétaire privé de son père au département colonial des Indes. Il a épousé, en 1871, la quatrième fille de Sa Majesté la reine Victoria, la princesse Louise, et, à cette occasion, il fut créé chevalier de l'ordre d'Ecosse. Le marquis de Lorne a publié quelques poésies de Saint-André et quelques récits qui ont attiré l'attention sur lui en 1867.

Son Altesse Royale la princesse Louise est née en 1848, et est conséquemment trois ans plus jeune que son mari, le nouveau vice-roi du Canada.

Petit-Métis

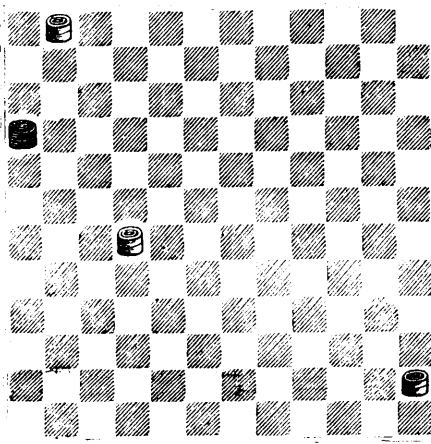
Joli village situé en bas de Québec, sur la rive sud du Saint-Laurent, dans le comté de Rimouski ; population de 250 à 300.

LE JE UDE DAMES

Adresser toutes les communications concernant ce département à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de *L'Opinion Publique*, Montréal.

PROBLÈME No. 132

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 132

| Les Blancs jouent de | | Les Noirs jouent de | |
|----------------------|---------------|---------------------|----|
| 39 | 33 | 26 | 39 |
| 52 | 47 | 31 | 33 |
| 47 | 45 et gagnent | | |

Deuxième manière.

| | | | |
|----|----|----|----|
| 39 | 33 | 31 | 44 |
| 33 | 20 | 44 | 33 |

Solution juste du Problème No. 132

Montréal.—M. P. A. Sicard, N. Chartier, H. Robitlard, J. Primeau, P. Décarreau et J. Boyte.

Québec.—N. Langlois, J. Lemieux.

Le problème que nous publions aujourd'hui se résoud en quatre manières.

La mort du maréchal Baraguey-d'Hilliers rappelle une petite anecdote qui remonte au procès du prince Pierre Bonaparte, devant la haute Cour de Tours.

Le prince venait d'être acquitté. Avant de se rendre à l'hôtel d'Angleterre, où se trouvait sa femme et ses deux enfants, il s'était retiré dans une des salles du conseil du tribunal, en compagnie de ses deux avocats et de trois autres personnes. Là, Pierre Bonaparte déclara formellement qu'il renfermerait à pied du palais de justice à l'hôtel.

On lui fit observer, néanmoins, que ce n'était pas prudent. Cette affaire avait soulevé contre lui des haines très-violentes ; il pouvait être insulté par des individus qui ne manqueraient pas de provoquer le désordre sur son passage ; il valait donc mieux se rendre à l'hôtel en voiture.

Le prince ne voulut rien entendre ; ni les raisonnements, ni la prière de ses amis, rien n'y fit. M. Paulze-d'Ivoy, alors préfet à Tours, se rendit auprès de Pierre Bonaparte pour le prier de faire ce que la prudence conseillait ; il n'en obtint pas davantage.

Quand tout à coup entra le maréchal Baraguey-d'Hilliers, l'air souriant, alerte, droit et fier dans sa longue redingote qu'il portait boutonnée jusqu'au menton :

—Vous savez, monseigneur, que je commande à Tours ?

—Oui, monsieur le maréchal.

—Alors, je vous prie de vouloir bien suivre les conseils de ces messieurs et de rentrer en voiture à l'hôtel.

—Mais...

—Ah ! tenez, fit le maréchal en se campant comme un boxeur, vous êtes bien fort. Eh bien ! si vous n'êtes pas sage, vous allez voir, et pourtant je n'ai qu'un bras !

Et en même temps il agitait son bras droit, car l'autre était amputé, avec une adresse et une vigueur que son grand âge ne laissait pas supposer.

A cet accès de bonne humeur le prince céda ; une voiture avait été placée dans une ruelle sur laquelle le Palais de justice avait une sortie ; il monta en voiture avec deux de ses amis et traversa ainsi la foule qui se pressait sur son parcours.

DÉCÈS

A Compton, le 29 juillet, à l'âge de deux mois, Marie-Joséphine, enfant de M. Jus. R. Duchesneau, de Montreal.

LES ECHECS

Adresser toutes les communications concernant ce département à M. O. TREMPEL, No. 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

BANQUET OFFERT AUX CONCURRENTS DU TOURNOI DE PARIS A L'OCCASION DU 60ÈME ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE M. ANDERSSEN.

A l'occasion de l'anniversaire de la naissance de M. le prof. Anderssen, le vaillant champion allemand, MM. H. et C. Morel ont offert à tous les concurrents du tournoi et aux plus zélés amateurs d'échecs, en ce moment à Paris, un magnifique déjeuner.

Le repas, présidé avec une grâce incomparable par madame H. Morel, secondée par la sympathique cordialité de MM. Morel, a été splendide.

La plus franche gaieté n'a cessé un seul instant de régner pendant cette fête, laquelle, commencée à midi, n'a été terminée qu'à 6 heures du soir. Au moment où le champagne était versé, plusieurs toasts ont été prononcés.

Après les applaudissements qui accueillirent les orateurs, M. Griveau se leva et lut avec beaucoup d'art cette charmante pièce de poésie qu'il avait rimée pour la circonstance, et que nous empruntons à *La Stratégie* :

Messieurs, chez des amis, l'autre soir, je soupais,
L'un de nous, un poète, une main sur sa lyre,
Demanda le silence, et se prit à nous lire
Des vers ?... oui, quelques vers que le titre

[avait faits.

C'était intitulé : les doucœurs de la paix.

Il fallut avaler des pages et des pages.

Les invocations, les tropes, les images,

Se succédaient si bien que, parmi nos amis,

Bientôt je fus le seul à suivre la tirade,

Et, lorsque le lecteur eut fini sa parade,

A ses derniers accents tous s'étaient endormis !

Eh bien ! rien ne corrige un pauvre auteur de [rimes.

On ne peut déjeuner, simplement, entre intimes,

Sans que le malheureux vous cite des vers.

Il est votre invité. Vous êtes ses victimes,

Même il vous poursuivrait au bout de l'univers.

Ainsi résignez-vous, soupirez, je l'accorde,
Mais pas trop. Car sachez, ainsi je le prétends,
Que mes vers sont fort bons. Vous en serez con- [teints,

J'ai fait mettre à ma lyre une nouvelle corde.

Attention ! Silence !... Ici rue Delaborde,

O peuple souverain de l'immense cité,

Sais-tu ce qui se passe et la solennité

Qui réunit chez toi, comme autrefois dans Rome,

Tout un Sénat de rois qu'on admire et qu'on [nomme

Anderssen et Blackburne, English et Rosenthal,

Gifford, Anglais purs sang, mais que Paris possède,

Zukertort, Winawer, le hardi Samoyede,

Et d'autres citoyens dont l'art du Dr Gall,

A de par ses arrêts dicté la destinée,

Disant : pour les échecs cette tête était née !

Ainsi, ce magistrat dont l'esprit vif et clair
Sait fort bien discerner l'attaque et le coup juste,
Homme fort distingué sous une écorce fruste,
A ce portrait frappant qui n'a reconnu Clerc ?

Ainsi, Bird, cet enfant de la froide Angleterre,
Bird qui, plein de dédain pour un jeu terre à [terre,

Vient d'étonner le monde en battant Rosenthal,

Et ce blond Mackenzie, arrivé d'Amérique

Et qui d'avoir un prix avec raison se pique,

Puisqu'il est le premier dans son pays natal,

Et Pitschell, puis Mason son redoutable rival.

Steinitz, l'heureux vainqueur, Steinitz qui se re-
A l'ombre des lauriers que sa main a cueillis [pose

Et qui laisse couler ses jours couleur de rose

Dans la grande cité que la Tamise arrose,

Croyant avoir payé sa dette à son pays !

Enfin, hors concours, pour des raisons majeures,
Nos hôtes généreux, les deux frères Morel,
Ces héros du Nord qui luttent à leurs heures,
Plus solides qu'Arpin et plus forts que Bidel !

Ah ! voilà les héros que la Muse préfère !
Que vient-on nous parler de la gloire guerrière ?
Cessons de célébrer ces fameux conquérants
Qui d'un anéanti stigmaté ont taché leur cou- [ronne

Et jonchent nos récits de morts et de mourants.

Les héros des échecs ne molestent personne.
Si, d'une main hardie, ils lancent leurs soldats,
Ces soldats-là, du moins, ne causent pas de larmes ;
A la fin, le vaincu se rend et ne meurt pas,
Et c'est le verre en main qu'il dépose les armes.

Anglais, Américains, Allemands et Français,
Trinquez donc entre vous ! ainsi le veut notre [hôte.

Honneur à lui ! Pour moi, je bois à vos succès.

Puissent bientôt vos noms se placer côte à côte,

Entre ceux des Morphys et des Labouddonnais !

Cri d'une mère :

Un jeune négillon est parti de Valparaiso
dans l'âge le plus tendre. Il est venu à Paris.

Là, grâce à son travail et à son intelligence, il

est devenu riche.

Il ne néglige pas ses parents, qui sont restés

au pays, et leur écrit régulièrement.

Dernièrement sa vieille mère lui répond affectueusement :

—Mon cher enfant, j'espère qu'au milieu de

toutes tes prospérités, tu n'as pas oublié notre

origine et que tu es resté nègre !